



NICK TOSCHES

Vous ne lirez pas une ligne de lui dans les pages qui suivent. Pourtant, il fait partie de ces contributeurs qui marquent un journal, quelle qu'en soit la version ou la déclinaison. Nick Tosches, disparu en octobre trois jours avant son soixante-dixième anniversaire, avait écrit pour *Vanity Fair* et certains de ses articles pour la version américaine étaient même devenus de petits livres en France. Son écriture, qui a oscillé entre le journalisme rock (dont il fut un fondateur) et le roman noir (dont il fut un exégète), trouva sans doute son acmé dans sa biographie de Dean Martin en 1992, *Dino : la Belle Vie dans la sale industrie du rêve*

(Rivages/Noir, 2003), ce livre dont beaucoup disent qu'il porte sur la vacuité et dont nous pensons qu'il constitue la meilleure porte d'entrée sur l'idée même d'être humain au milieu d'une industrie qui transforme tout en spectacle. Il y avait aussi ce premier livre en 1977, *Country : les Racines tordues du rock'n'roll* (Allia, 2000), qui demeure une matrice pour tous ceux qui se sont adonnés à l'exercice de l'archéologie littéraire rock. Tosches y racontait ce qui l'intéressait le mieux, c'est-à-dire les racines, les rhizomes et les oubliés de l'histoire. À propos de cet ouvrage il écrivait en 1996 : « Chaque livre est le premier, chaque livre est le dernier. » On ne saurait mieux dire. — JOSEPH GHOSN

Nick Tosches chez lui à New York en 2011.